elle semble si honnête et si vertueuse, et elle a pourtant quelque chose de si piquant... Comme elle baissait les yeux !... Il y a de quoi me ravir. « Le philtre a opéré comme l'avait prévu Méphistophélès. — La difficulté pour le peintre était de rendre l'expression de candeur et de simplicité que suppose la réponse naïve de Marguerite, sans tomber dans la niaiserie ou la fausse modestie. A force d'âme et de talent, le peintre a vaincu la difficulté, et, de plus, il a rendu d'une manière admirable le type rêveur des blondes filles de la Germanie, et sa Marguerite est bien la vierge allemande dans toute sa fraîcheur et dans toute sa pureté.

Faust à la coupe, tableau d'Ary Scheffer. Rassasié de science, dégoûté des choses de la terre, le savant a versé du poison dans une coupe; il veut demander à l'autre vie le secret de l'absolu. Mais, au moment de boire le fatal breuvage, il entend le son des cloches qui sonnent l'office de Pâques; des chœurs célestes font retentir l'*Alleluia*. « Quel est, s'écrie Faust, ce profond bourdonnement et ce son éclatant qui éloignent avec une telle puissance la coupe de mes lèvres? Cloches, annoncez-vous déjà la première heure solennelle des fêtes de Pâques? Chœurs, chantez-vous déjà le chant de consolation ?... Le souvenir me retient maintenant avec un sentiment d'enfant, au moment de faire ce pas suprême. Oh! continuez à retentir, doux chants du ciel! Mes larmes ont coulé, la terre me possède de nouveau. » Ainsi ramené au désir de vivre, Faust va s'élancer hors de sa demeure et se mêler à la foule des citadins joyeux qui fêtent le saint jour de Pâques... Encore quelques instants, et il verra Marguerite, et son cœur sera saisi d'un immense amour. — Ary Scheffer a rendu avec une grande puissance poétique cette sombre figure de Faust soudainement illuminé par une vague espérance. Son tableau figurait, en 1859, dans la collection de M. le comte Cucheleff.

Faust et Marguerite dans le jardin, tableau d'Ary Scheffer. Faust n'eut pas plutôt aperçu Marguerite, qu'il dit au diable : « Ecoute, il faut me faire avoir la jeune fille..... Si la douce vierge ne repose pas ce soir dans mes bras, à minuit nous nous séparons. » Méphistophélès n'eut garde de refuser. La pauvre Marguerite est rêveuse : « Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel est le seigneur de ce matin; il a le regard noble. » La séduction est entrée à son insu dans l'âme de la jeune fille, et le diable, qui a gagné Marthe, la vieille suivante, ménage aux jeunes gens une entrevue dans le jardin. C'est ce rendez-vous qu'a dépeint l'artiste. Marguerite est au bras de Faust :
« Je sens bien, dit-elle, que monsieur s'abaisse pour ne me point faire honte.
FAUST : Un regard de toi, une seule parole m'en dit plus que toute la sagesse de ce monde. (*Il lui baise la main.*)
MARGUERITE : Que faites-vous? Comment pouvez-vous baiser ma main ! elle est si rude. »
Marguerite est encore chaste, car la faute n'est point commise, et pourtant il fallait laisser deviner dans son allure quelque chose de moins pur que dans sa première rencontre avec Faust; c'est ce que Scheffer a su faire entrevoir en évitant de donner à l'enfant cet air de coquetterie triomphante que laisse percer, à son insu, la demi-vertu. « C'est bien la séduction de l'innocence, dit un critique, et dans l'élégance de Faust, dans l'ardeur de sa passion, dans la flamme de ses regards, on devine ce qui a pu séduire la jeune fille. » De son côté, Faust se croyait plus fort que l'amour, et le voilà sous le charme : il aime, il est vaincu.

Faust et Méphistophélès sur le Blocksberg, tableau d'Ary Scheffer. On sait comment a fini la promenade du jardin. Marguerite s'est jetée dans les bras de Faust en s'écriant : « Oh ! le meilleur des hommes, je t'aime de tout mon cœur ! » Mais le docteur allait voir s'éteindre en son cœur cette brûlante passion, lorsque Méphistophélès vient ranimer ce feu mal éteint : « Ta bien-aimée, lui dit-il, est là-bas, et pour elle tout n'est que peine et trouble; tu ne lui sors pas de l'esprit et sa passion dépasse sa force..... Tantôt elle est gaie, plus souvent triste; une autre fois elle pleure abondamment, puis semble devenir plus tranquille et toujours aime. — Serpent! serpent! murmure Faust. — N'est-ce pas que je t'enlace? » répond le diable. La figure principale est ici l'infernal Méphistophélès; c'était un type à créer; car dans son œuvre le poëte n'a pu dépeindre l'expression de son visage que par le langage qu'il lui fait tenir. Ary Scheffer a si bien réussi, qu'il semble que désormais on ne puisse se faire une autre idée du génie du mal; et cette profonde ironie, cette joie amère du malin, vont créer un mot nouveau, « l'air méphistophélique, » pour perpétuer la gloire du poëte et de l'artiste.

Faust et Wagner ou la **Promenade hors des murs**, tableau de Henri Leys; galerie du comte de Brabant (Bruxelles). Le passage suivant de Gœthe a inspiré ce tableau; c'est Faust qui parle : « Hors des portes obscures et profondes se pousse une multitude de gens diversement vêtus. Avec quel empressement chacun court aujourd'hui se réchauffer aux rayons du soleil! Ils fêtent bien la résurrection du Seigneur, car ils sont eux-mêmes ressuscités : échappés aux sombres appartements de leurs maisons basses, aux liens de leurs habitudes vulgaires et de leurs vils trafics, aux toits et aux plafonds qui les écrasent, à leurs rues sales et étranglées, aux ténèbres mystérieuses de leurs églises, tous ils renaissent à la lumière. »
Les rayons du soleil d'avril teignent de lueurs roses les petits nuages semés dans le ciel clair. La campagne, encore dépouillée de verdure, semble tressaillir; avec le printemps s'épanouissent les âmes et les fleurs. Les artisans, comme des abeilles sorties de leur ruche, se sont répandus hors de la ville, dont on aperçoit au loin les remparts crénelés, les tours massives, les maisons aux pignons pointus, la cathédrale gothique à la flèche découpée à jour comme une dentelle. L'essaim des promeneurs bourdonne à travers champs, sous les grands arbres dont les branches, veuves de leur feuillage, s'entrecroisent et s'emmêlent. Les vieillards devisent gravement, les jeunes couples roucoulent, les écoliers folâtrent, les marmots sautillent. Au premier plan, Faust s'est approché de Marguerite, qui écoute un beau cavalier avec une coquetterie naïve. Par derrière se tient maître Wagner, à qui Faust montre du doigt la belle fille dont il est amoureux.
Cette composition a paru pour la première fois à l'exposition de Bruxelles, en 1854, sous le titre de : *Faust et Wagner*. Un critique belge, M. Victor Joly, en fit un éloge enthousiaste : « ... Les attitudes des personnages, dit-il, sont d'une grâce et d'une vérité irréprochables; les costumes révèlent des études archéologiques sérieuses et profondes; mais la qualité principale de cette ravissante composition, c'est un charme poétique qui circule à travers l'œuvre comme la lumière dans la nature, et qui va réveiller dans l'esprit du spectateur tout un monde d'idées jeunes et gracieuses. » L'ouvrage n'obtint pas moins de succès à l'Exposition universelle de 1855, où il figura sous le titre de : la *Promenade hors des murs*. « La scène est composée et interprétée de façon à ne rien laisser à désirer, écrivit alors M. Du Camp. Les bourgeois ont des tournures étranges, empesées, roides dans leurs beaux vêtements des dimanches, et solennelles, comme il convient à de si graves personnages; cela est comique, mais ne sent en rien la caricature. Chaque tête fine, modelée à ravir, est d'une expression différente et comme en rapport avec la tournure générale du corps. La jeune fille vêtue de laine blanche (Marguerite) est un chef-d'œuvre de naïveté. Le paysage est traité aussi d'une manière exquise... Nous ferons cependant un reproche à ce tableau : il ne manque pas de perspective linéaire, mais il manque de perspective aérienne; le ciel ne fuit pas assez. »

FAUST (Jean-Frédéric), historien allemand, né à Aschaffenbourg (Franconie) au XVIe siècle. Il a composé une chronique intitulée : *Limburgenses fasti* (Heidelberg, 1619, in-fol.). — FAUST (Jean-Frédéric), dit le **Jeune**, qu'on croit fils du précédent, a publié : *Origine et développement de la ville de Francfort* (Francfort, 1660); *Tractatus de contractibus Judaïcorum matrimonialibus talmudicus* (Bâle, 1699). — FAUST (Maximilien), également d'Aschaffenbourg. Il fut avocat et syndic à Francfort-sur-le-Mein, au XVIIe siècle. On a de lui, sous le titre de *Concilia pro ærario* (1641, in-fol.), un ouvrage fruit de longues années de travaux.

FAUST (Jean), docteur en théologie, né à Strasbourg en 1612, mort en 1695. Nommé pasteur à Ensisheim, au retour de longs et fructueux voyages à travers les principales universités étrangères, Faust avait plus de penchant pour l'enseignement que pour les fonctions pastorales. Il fut appelé à Strasbourg comme professeur de logique et de métaphysique, prit le grade de docteur en théologie et devint doyen du chapitre de Saint-Thomas. Il a laissé de nombreuses dissertations sur toutes sortes de sujets. — Son frère, Isaac FAUST, né à Strasbourg en 1631, mort en 1702, fut aussi docteur en théologie, chanoine de Saint-Thomas et président de la compagnie des pasteurs, en 1696. On a de lui un très-grand nombre de dissertations sur des sujets philosophiques ou religieux. Voici le titre de quelques-unes d'entre elles : *De prima rerum creatione, Gen. I* (Argent., 1671, in-4°); *De immortalitate primi hominis, ad Sap. II*, 23; *De præscientia Dei prædestinantis, ad Rom. VIII*, 29 (Argent., 1664, in-4°); *De vero veræ religionis propagandæ modo* (Argent., 1667, in-4°); *De graciæ divinæ certitudine*, etc., etc.

FAUST (Bernard-Christophe), médecin allemand, né à Rotembourg (Hesse), vers 1755. Il devint, en 1788, conseiller de la cour et premier médecin de la comtesse Schaumbourg-Lippe, adopta avec enthousiasme les idées de la Révolution et reçut le titre de citoyen français, en 1793, pour un ouvrage intitulé : *Un vêtement libre, uniforme et national à l'usage des enfants*, dont il fit hommage à la Convention. Le docteur Faust s'occupa particulièrement de travaux utiles à l'enfance et aux classes pauvres. Il composa plusieurs écrits destinés à répandre les notions d'hygiène et fut un des adversaires de la vaccine, dont il reconnut l'efficacité immédiate, mais dont il révoqua en doute les bons effets quant à l'avenir de l'espèce humaine. Outre un grand nombre d'articles publiés dans les journaux et les revues, on a de lui plusieurs ouvrages, notamment : *Descriptio anatomica duorum vitulorum bicipitum et conjecturæ de causis monstrorum* (Rinteln, 1777, in-4°); *De la direction à donner à l'instinct du sexe pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux* (Brunswick, 1791); *Projet d'un catéchisme de santé* (1792); *Sur un vêtement libre, uniforme et national à l'usage des enfants* (1793), traité réimprimé sous le titre de : *Idées sur l'éducation physique des enfants; Catéchisme de santé à l'usage des écoles et de l'enseignement domestique* (1794); les *Périodes de la vie humaine* (1794), etc.

FAUST (Jean), un des inventeurs de la typographie. V. FUST.

FAUSTA s. f. (fo-sta — de *Faust*, n. pr.). Entom. Genre d'insectes diptères, tribu des entomobies, comprenant cinq ou six espèces, qui presque toutes habitent la France.

FAUSTA (Flavia Maximiana), impératrice romaine, née en 289, morte vers 327. Fille de Maximien Hercule et d'Eutropia, sœur de Maxence, elle fut mariée, en 307, à Constantin, qui reçut en même temps la pourpre du père de Fausta. On dit que cette impératrice, douée de toutes les grâces de l'esprit, de tous les charmes de la figure, fut d'abord bonne et douce autant que belle; dédaignant les honneurs auxquels son rang lui donnait droit, elle ne s'occupait que de ses devoirs d'épouse et de mère; lorsque, par hasard, elle s'informait des choses de la politique, auprès de son époux, c'était pour engager ce prince à faire le bonheur de son peuple. Fausta, en un mot, était le modèle accompli des femmes et des reines, « un vase d'élection. » Tout à coup on la voit changer de conduite : Maximien Hercule, en lutte avec Constantin, veut l'engager dans son parti; elle semble se prêter à ses desseins, puis elle le trahit, et, par cette trahison, cause l'arrestation et la mort de son père. Après ce parricide, ses mœurs chrétiennes, austères jusqu'alors, se dépravent, et les passions les plus désordonnées enflamment ses sens; comme une Messaline, elle se livre aux gens de la plus basse, de la plus vile condition. Un jour même elle laisse tomber ses regards incestueux sur son beau-fils, Crispus, le fils de Constantin, et se venge des refus du jeune César en l'accusant auprès de l'empereur d'avoir voulu attenter à son honneur. Le nouveau Joseph fut mis à mort. Bientôt après, convaincue d'adultère et condamnée à mort, elle périt étouffée dans un bain chaud. Ainsi mourut, l'an 326 ou 327, Fausta, fille, sœur, femme et mère d'empereurs. Sur cinq enfants qu'elle eut de Constantin, trois revêtirent la pourpre.

FAUSTE (Victor), philosophe et mathématicien italien, né à Venise au XVe siècle. Il professa la langue grecque dans sa ville natale. On a de lui : *Aristotelis mechanica in pristinum habitum restituta* (1517, in-4°); *De comœdia tractatus* (1520); *Orationes* (1551).

FAUSTE, évêque de Riez. V. FAUSTUS.

FAUSTIN (saint), évêque de Lyon au IIIe siècle. Il fut élevé à l'épiscopat vers 250. Il poursuivit avec le plus grand acharnement Marcien, évêque d'Arles, qui avait embrassé les idées de Novatien, demanda sa déposition au pape saint Etienne, et, voyant que le pontife hésitait, il écrivit à saint Cyprien, évêque de Carthage, pour qu'il intervînt, ce qui eut lieu, ainsi qu'on le voit par la soixante-septième lettre de Cyprien au pape. — FAUSTIN (saint), martyr avec saint Simplice à Rome, fut mis à mort au IIIe siècle, pendant la persécution de Dioclétien. L'Église l'honore le 19 juillet.

FAUSTIN Ier, empereur d'Haïti. V. SOULOUQUE.

Faustin (ordre de SAINT-), fondé à Haïti par Faustin Ier après son avénement au trône, pour récompenser les services militaires, comme il avait institué la Légion d'honneur pour le mérite civil.

FAUSTINE (Annia Galeria), impératrice romaine, née l'an 104, morte en 141, fille d'Annius Verus, préfet de Rome. Alliant à un esprit très-cultivé, une beauté remarquable et pleine de séduction, elle épousa le premier Antonin, surnommé Antonin le *Pieux*, vers l'an 120, c'est-à-dire dix-huit années avant que ce prince parvînt à l'empire. Faustine égala en libertinage, en lubricité, les plus débauchées des femmes et des filles des Césars, les Julie, les Fausta, les Messaline. Comme cette dernière, elle trouva un mari qui ferma les yeux sur sa scandaleuse conduite, non pas par sottise, comme Claude, mais par politique, par sagesse. Antonin, le meilleur, sinon le plus grand des empereurs romains, aima mieux souffrir que de troubler, par l'éclat d'un scandale, le plus beau spectacle qu'il ait été donné à l'histoire romaine de nous offrir, celui d'un gouvernement pacifique et d'un peuple absolument heureux, durant vingt-trois années.
L'historien des impératrices donne les raisons suivantes de l'indulgence d'Antonin. « Antoine, dit-il, dévorait en secret des déplaisirs si cuisants, et, par une trop noble clémence, il pardonnait mal à propos des déréglements qu'il aurait dû punir. C'était sans doute par des endroits plus glorieux qu'il devait chercher à mériter le titre de Débonnaire; mais, soit qu'il fût incapable de la moindre violence, soit qu'il craignît que sa sévérité aigrît le mal qu'il voulait guérir, soit qu'il crût couvrir son déshonneur en le dissimulant, il permit toujours à sa bonté de solliciter pour Faustine. »
Cette femme galante, impudique, mourut l'an 141, à l'âge de trente-sept ans, et lorsqu'elle n'était impératrice que depuis trois années. Antonin, qui devait lui survivre vingt ans, continua, après sa mort, son rôle indulgent envers elle, et, comme toute autre femme d'empereur, elle fut mise au rang des déesses; elle eut des autels et des temples; des médailles nombreuses d'or et d'argent furent frappées en son honneur. Plusieurs sont parvenues jusqu'à nous. Le baron Spanheim en signale deux : l'une représente Antonin sur l'une de ses faces; sur l'autre face, on voit Faustine à demi voilée et portée au ciel, non sur un aigle, mais, chose remarquable, sur un Pégase. L'autre médaille représente Faustine sous la figure ordinaire de Diane ou *Luna Lucifera*, c'est-à-dire portée au ciel sur un cheval, et avec deux torches allumées dans les mains.

FAUSTINE (Annia), dite **Faustine la Jeune**, impératrice romaine, née à Rome vers 125, morte en 175 au bourg d'Halale, situé au pied du mont Taurus. Fille de la précédente et d'Antonin le Pieux, elle fut mariée à Marc-Aurèle, apportant à ce prince l'empire pour dot; ce qui fit dire à celui-ci, un jour qu'on lui conseillait de répudier Faustine : « Il faudrait donc aussi que je rendisse la dot, c'est-à-dire l'empire ? » Comme sa mère, Faustine fut douée de toutes les grâces de l'esprit, de tous les charmes de la beauté; comme elle, elle épousa un homme que sa sagesse a fait surnommer le *Philosophe*, et comme elle aussi, elle méconnut toutes ces faveurs de la fortune et oublia ses devoirs d'impératrice, d'épouse et même de mère. Peu de femmes ont porté plus loin leurs débordements, leurs impudicités, leurs crimes; encline à la galanterie par tempérament, toujours altérée de plaisirs, elle s'y livra sans ménagement, sans contrainte; elle se prostitua, et publiquement, aux gens de la plus vile condition. Ainsi faisait Messaline, et, de la femme de Marc-Aurèle, on peut dire ce qu'on disait de la femme de Claude :

Et lassata viris, necdum satiata, recessit.

Souvent, devant elle, elle faisait paraître des soldats, des matelots, des gladiateurs, les faisait mettre nus, les examinait avec soin, et choisissait ceux qu'elle trouvait les plus propres à satisfaire sa monstrueuse et insatiable lubricité. Son gendre lui-même fut la victime de ses amoureux désirs, et, quand sa fille lui reprocha cet inceste, on dit que, loin de rougir, elle se prit à rire. « Incapable de réflexion et de retenue, a dit un auteur, de remords comme de scrupule, elle ne sut jamais opposer à la violence de son tempérament les devoirs de la bienséance, et l'on trouve peu de princesses qui aient porté leurs crimes à des excès si honteux. Faustine se livra, comme sa mère, aux derniers excès de la débauche. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Elle vécut surtout avec Tertullus dans une familiarité infâme. Capitolin nous apprend que l'impératrice gardait si peu de ménagements, qu'un jour Marc-Aurèle la surprit dînant tête à tête avec Tertullus : *Tertullum etiam prandentem cum uxore deprehendit*. La chose était si publique, qu'un jour que l'empereur était à la comédie, les acteurs eurent la témérité de lui reprocher sa honte et de l'instruire des prostitutions de son épouse, sans aucun ménagement; car un acteur, qui représentait un mari stupide, ayant demandé à son esclave le nom du galant de sa femme, l'esclave le nomme par trois fois Tullus; mais le mari, feignant de ne pas l'avoir entendu, l'esclave lui réplique qu'il s'appelait Tertullus (*ter Tullus*) : « Je vous ai dit trois fois Tullus. »
Cependant, de même qu'Antonin avait fermé les yeux sur les débordements de la mère, Marc-Aurèle feignit d'ignorer les monstrueuses débauches de la fille, et ce fut, à notre avis, pour les mêmes raisons. Ce prince philosophe, ce sage, ne voulut pas troubler la paix de l'empire par le scandale d'une séparation; il ne voulut pas, par un éclat, rendre plus flagrant le déshonneur de celui qui avait vaincu les Sarmates, les Quades et les Marcomans, de celui qui commandait à 120 millions d'hommes. Qui sait si son pouvoir n'en eût pas été ébranlé? Il aima mieux souffrir et gémir en secret.
A l'égal de sa mère, Faustine, après sa mort, fut honorée comme une divinité; on éleva des autels en son honneur; on fonda la ville de Faustinopolis, et on institua les fêtes Faustiniennes. On prétend que c'est à la suite de ses amours adultères qu'elle donna le jour à Commode et à son frère jumeau Antoninus Geminus, et qu'elle prit part à la conspiration tramée contre Marc-Aurèle par Avidius Cassius. Jacques Marchand, dans une dissertation insérée au *Mercure de France* (1745), a essayé, tâche difficile, de réhabiliter Faustine.

Faustine, drame en cinq actes, en prose, par M. Louis Bouilhet, représenté à la Porte-Saint-Martin le 20 février 1864. Tout le monde connaît Marc-Aurèle, ce philosophe couronné; c'est sa femme que M. Bouilhet a choisie pour l'héroïne de sa pièce. Tandis que

l'empereur s'efforçait de faire oublier par ses vertus les traditions des Tibère et des Néron, l'impératrice Faustine maintenait celles des Livia, des Agrippine, et peut-être des Messaline. Suivant certains historiens, ses débordements provenaient à la fois d'une nature passionnée et d'une corruption systématique. « Elle voulait, dit Fontenelle dans ses *Dialogues des morts*, effrayer tellement tous les maris que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avait été si mal payée. » La générosité de l'empereur ne lui inspirait que du dépit en lui ôtant le plaisir de tromper un homme qui ne lui faisait pas l'honneur d'être jaloux. M. Bouilhet a fait avec raison Faustine moins perverse et moins odieuse. Dans ses chutes, elle est poussée par deux puissants mobiles, la passion et l'ambition. Des oracles ont prédit la mort prochaine de l'empereur et l'avénement d'Avidius Cassius, un général distingué. C'est pour ne pas descendre du trône qu'elle consent à partager son lit avec le futur successeur de son mari, Cassius, dont la beauté un peu sauvage la fascine. Tout entière à ses désirs et à ses rêves coupables, elle vient en aide aux destins et allume dans l'âme de Cassius le double feu de l'ambition et de l'amour, au moyen d'une scène de magie habilement préparée. Une vision lui annonce qu'il régnera avec Faustine et par elle, et que Marc-Aurèle touche à sa dernière heure. Pour ne pas laisser mentir cet oracle, Faustine s'est munie d'une épingle empoisonnée, qui doit en assurer la réalisation.
Tandis que Marc-Aurèle est allé se mettre à la tête des armées de Germanie, l'impératrice poursuit le cours de ses intrigues et en prépare le dénoûment, malgré l'active surveillance de Basseus, chargé de veiller sur elle. Tout à coup éclate comme un coup de tonnerre le bruit de la mort de Marc-Aurèle, et Faustine dépêche courrier sur courrier à Cassius. Pour hâter son retour, elle lui envoie ses instructions dans un coffret, présent de son époux. En l'attendant, elle s'entoure de sénateurs, qu'elle dispose à entrer dans ses vues en les leur laissant seulement entrevoir. On annonce enfin que des légions approchent de Rome, qu'elles y entrent sans résistance; la foule arrive avec une grande rumeur jusqu'au palais. « C'est Cassius, » s'écrie Faustine. La porte s'ouvre, et Marc-Aurèle paraît. Fidèle à son système de clémence, il ne se venge qu'en pardonnant. On annonce que Cassius a été tué, et Basseus apporte le coffret trouvé en sa possession : Marc-Aurèle le brûle sans l'ouvrir au moment où, sans qu'il s'en doutât, Faustine s'apprêtait à le piquer avec son épingle empoisonnée. Il sort du palais pour faire rendre aux restes du rebelle les honneurs d'une sépulture militaire; mais ce n'est pas Cassius qui a été égorgé, c'est le centurion Aper, dont la ressemblance avec le général explique une telle erreur. Le vrai Cassius revient auprès de Faustine qui le repousse, et, vaincue enfin par la générosité de son époux, honteuse d'être si coupable envers lui, s'enfonce dans le sein l'épingle empoisonnée. Marc-Aurèle revient, et Cassius veut le braver encore auprès du cadavre de Faustine; mais l'empereur écrase l'insolent de sa générosité dédaigneuse : « Cassius est mort, et le centurion Aper est au-dessous de ma colère, » dit-il; et le général, dépouillé par cette grâce flétrissante de sa personnalité, est obligé d'aller cacher sa honte dans l'exil.
Tel est le fond de la pièce, qui prête à des situations intéressantes, à des effets de scène et à des coups de théâtre que l'auteur n'a pas laissés échapper. Il a manié surtout le dénoûment avec autant d'habileté que de force; mais il ne trouvait pas sans doute dans l'action même de quoi remplir le vaste cadre de cinq actes. « Combien, dit M. Vapereau, de scènes et de tableaux sont étrangers au sujet, divisent l'intérêt et le détournent des principaux personnages! Le drame se fond dans une longue étude d'archéologie en action sur le monde romain; il s'y perd, il s'y oublie. Toute la civilisation de la Rome impériale, au milieu de sa décadence, est mise en relief avec un soin minutieux. L'œuvre littéraire et les décors luttent de fidélité pour nous rendre ce monde évanoui. » On est ébloui à la représentation par des merveilles de décoration, dont la magnificence même accuse l'insuffisance de l'œuvre dramatique, à laquelle elle vient suppléer. *Faustine* est, en effet, plutôt une étude antique bonne pour une lecture publique qu'un drame fait pour réussir à la scène. Il faut néanmoins applaudir à la vérité des caractères; celui de Faustine est pris sur nature. Marc-Aurèle est rendu dans toute sa sérénité et dans toute sa grandeur; l'action met tour à tour en relief toutes ses vertus comme homme public et comme homme privé, et nous fait admirer en lui le sage, l'empereur et le vaillant capitaine. M. Bouilhet, qui a si souvent prêté la pompe de ses alexandrins à de simples particuliers, avait fait parler cette fois en prose les maîtres du monde; mais cette prose est à la fois noble et naturelle, souple et ferme, correcte et élégante, et la valeur littéraire de *Faustine* n'a pas peu contribué à déguiser le vide et la langueur de certaines parties de cette pièce historique.

FAUSTINE (Annia), impératrice romaine, née vers l'an 200 de notre ère. On croit, car aucun document positif sur les premières pages de la vie de cette princesse n'est parvenu jusqu'à nous, on croit qu'elle était fille de Claude Sévère, sénateur, et de Vibia Aurelia, troisième fille de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune, et partant petite-fille d'Annia Galeria Faustine et d'Antonin le Pieux. Quoi qu'il en soit, elle hérita de l'esprit et de la beauté de celles qu'on lui donne pour aïeules, mais heureusement, elle ne leur ressembla pas par les mœurs; chez elle, les grâces du visage et les charmes d'une intelligence cultivée s'allièrent à beaucoup de douceur, à une sagesse qu'elle semblait tenir de ses aïeux le Philosophe et le Pieux. Elle fut mariée à Pomponius Bassus, consul sous Septime Sévère et gouverneur de la Mœsie sous Caracalla, homme probe, austère, comme les Romains de la république, digne en un mot d'allier sa vertu à la vertu d'Annia Faustine. Par malheur, régnait alors le fou Héliogabale; par malheur aussi, ce fou vit un jour Faustine, et la fantaisie lui étant venue de posséder la femme de Pomponius, il fit mourir celui-ci et épousa sa veuve (vers 221). La nouvelle impératrice fut bientôt délaissée, et dépouillée de ses titres et dignités. Elle passa dans l'obscurité les derniers jours de sa vie.

FAUSTINUS (Périsaule DE), poëte latin, qui vivait à une époque inconnue. Il est l'auteur de deux poëmes, l'un intitulé : *De honesto appetitu*, sur la modération dans les désirs; l'autre : *De triompho stultitiæ*, sur les folies qu'on commet aux divers âges de la vie. Ces deux morceaux ont été publiés à Rimini, sans date, et sont d'une extrême rareté.

FAUSTINUS, hérésiarque latin du IVe siècle. Il devint un des adeptes de la secte de Lucifer. On a de lui : *De Trinitate, seu de fide contra arianos*, publié dans les *Orthodoxographies* de Hérolde (Bâle, 1555); *Fides Theodorio imperatori oblata*, inséré dans les *Canones et Constit. Eccles.* de Quesnel (1675); *Libellus precum* (Paris, 1650, in-8°).

FAUSTIUS (Jean-Michel), célèbre médecin de Francfort, né en 1660, mort vers 1720. Ce savant s'est occupé aussi d'alchimie; il a réédité l'œuvre si célèbre, connue des alchimistes sous le nom de *Philalèthe : Philaletha illustratus* (Francofurti, 1706, in-8°), sous le titre de : *Pandora chymica* (Francfort, 1706, in-8°). Le même auteur a composé un énorme recueil d'extraits des auteurs alchimiques sur la pierre philosophale.

FAUSTO (Sébastien), érudit et traducteur italien, surnommé **da Longiano**, né dans la petite ville de ce nom, située dans la Romagne, vivait au XVIe siècle. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort, et on ne sait de sa vie que ce qu'en apprennent les dédicaces et les préfaces de ses ouvrages. Il vécut à la cour de plusieurs princes d'Italie et fut du nombre des amis de l'Arétin. On a de lui un traité du mariage chez les anciens, sous le titre de : *Delle nozze* (Venise, 1533, in-4°); un traité d'éducation intitulé : *Infino agli anni della discrezione* (Venise, 1542); mais il est surtout connu par ses traductions, parmi lesquelles nous citerons : *Dioscoride* (1542); les *Discours* de Cicéron (1556, 3 vol.); l'*Histoire du duc de Milan F. Sforce*, par Simonetta (1543), etc.

FAUSTULE s. f. (fô-stu-le). Bot. Genre d'arbrisseaux de la Nouvelle-Hollande, de la famille des synanthérées.

FAUSTUS (saint), moine du couvent d'Agaune ou Saint-Maurice en Valais, né vers 460. Il suivit en France saint Séverin que Clovis Ier avait appelé à sa cour, et, après la mort de ce saint, il fut chargé d'en écrire la vie. L'ouvrage de Faustus a été publié par Mabillon à la suite des *Acta sanctorum*. L'Église honore le moine d'Agaune le 11 février.

FAUSTUS (saint), bénédictin italien, mort au commencement du VIIe siècle. En 543, il accompagna en France saint Maur, qui venait fonder le premier monastère de son ordre dans ce pays, à Glanfeuil, en Anjou. Après la mort de ce saint, Faustus retourna en Italie (585) et termina ses jours à Rome. Il a écrit une *Vie de saint Maur*, dans laquelle il a donné un abrégé de sa propre histoire. Cette vie a été publiée par Surius, Bolland et Mabillon.

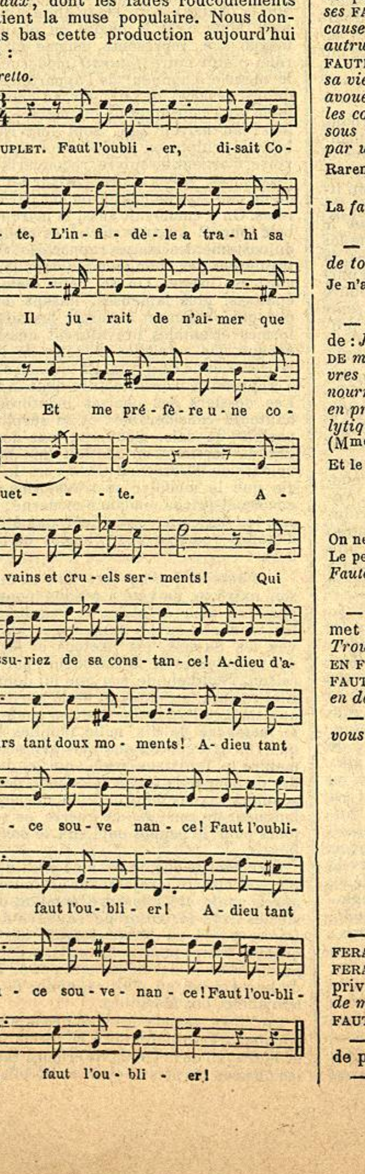
FAUSTUS DE BYZANCE, historien et évêque arménien, également connu sous les noms de **Posdos, Pouzant, Piouzant**, etc., né à Constantinople vers 320 de notre ère, mort vers la fin du IVe siècle. Il administra les établissements de bienfaisance de l'Arménie, puis devint évêque du pays des Saharhouniens. Sous le titre de : *Piouzantazan Badmouthioun*, Faustus composa une histoire de Byzance, dans laquelle on trouve le récit des événements qui se sont passés en Arménie de 342 à 392. On n'en possède qu'une traduction arménienne publiée à Constantinople (1730, in-4°). Cet ouvrage contient des détails précieux, mais est complétement dénué d'esprit critique.

FAUSTUS, surnommé **Regensis** ou **Regiensis**, théologien latin, originaire de la Bretagne, mort vers 490. Après avoir été abbé de Lérins, il fut nommé évêque de Riez (472) et se déclara le chef des semi-pélagiens. Exilé par Euric, roi des Wisigoths, vers 481, il revint dans son diocèse quand son persécuteur eut cessé de vivre (484). A la mort de Faustus, les habitants de Riez le tinrent pour un saint et, pendant longtemps, ils célébrèrent une fête en son honneur. Ses ouvrages les plus importants sont : *Professio fidei contra eos qui per solam Dei voluntatem alios dicunt ad vitam attrahi, alios in mortem deprimi*. Cet ouvrage se trouve dans la *Bibliotheca maxima Patrum* (Lyon, 1677); *De gratia Dei et humanæ mentis libero arbitrio libri II* (Lyon, 1677); *Responsio ad objecta quædam de ratione fidei catholicæ*, imp. dans la *Collection des anciens écrivains ecclésiastiques français* du P. Pithou (1586, in-4°); *Sermones sex ad monachos*, avec une *Admonition* et des *Exhortations* aux moines de Lérins, etc.

Faut-Mourir (LE), par M. Jaques Jaques, chanoine honoraire de l'église métropolitaine d'Autun (Lyon, 1864, in-12), curieux poëme en vers burlesques, dont le sujet est analogue à celui de la danse macabre, si souvent figurée dans le XVe siècle sur les murs des couvents, des cimetières et des églises, et que le crayon d'Holbein a illustrée. *Faut mourir!* voilà le grand refrain de toutes les chansons populaires et satiriques du moyen âge, voilà le premier cri d'égalité qu'ait proféré le manant en songeant à ses souffrances d'ici-bas. Empereur ou pape, riche ou pauvre, *Faut mourir*. On trouve dans le livre de Jaques Jaques toute la verve de Rutebeuf et toute l'énergie des anciens auteurs de fabliaux. Son livre est une sorte de dialogue parfois très-comique, toujours très-curieux; entre la *Mort* qui attaque et le *mourant* qui se défend et qui lutte de son mieux. Cet ouvrage, que Viollet-le-Duc a mentionné dans son catalogue des livres curieux (ou *Bibliothèque poétique*), est, avec le *Démon travesti*, autre poëme du même auteur, vivement disputé par tous les bibliophiles.

Faut l'oublier, disait Colette, romance qui fut populaire vers 1820; musique de Romagnesi. Romagnesi a été l'un des maîtres de la romance proprement dite. De 1816 à 1823, sa gloire a brillé d'un éclat incontesté, et aucune rivalité ne vint en affaiblir le rayonnement. Parmi ses plus fraîches inspirations il faut citer cette chose exquise : *Faut l'oublier, disait Colette*, qui, dit Scudo, « se chantait à tous les coins de rue de Paris, lorsque, par un soir d'hiver de 1819, il entra dans la grande ville. » Ah ! si la *romançomanie* ne se fût jamais basée que sur de pareilles productions, Nadaud n'eût jamais risqué sa fameuse *Guerre à la romance*, qui a porté un coup si terrible aux dernières *petites fleurs*, aux derniers *petits oiseaux*, dont les fades roucoulements affadissaient la muse populaire. Nous donnons plus bas cette production aujourd'hui disparue :

Allegretto.



DEUXIÈME COUPLET.

Faut l'oublier ! mais comment faire?
Tout me parle ici de Colin ;
Sous cet arbre, chaque matin,
L'ingrat me nommait sa bergère.
C'est ici qu'un jour l'inconstant
D'un ruban para ma houlette ;
C'est là que mon parjure amant. . . .
Mais que fais-tu, pauvre Colette ? } *bis.*
Faut l'oublier, faut l'oublier ! }

TROISIÈME COUPLET.

Faut l'oublier ! disait encore
La bergerette en soupirant.
Pour le redire plus souvent,
Colette devançait l'aurore.
Hélas ! à chaque instant du jour,
Le dit, mais tout bas, la pauvrette;
Et la nuit, à l'heure d'amour,
En s'endormant elle répète : } *bis.*
Faut l'oublier, faut l'oublier ! }

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut, chanson très-connue; musique de Dezède. V. ERREUR D'UN MOMENT.

FAUTE s. f. (fô-te — C'est le nom verbal d'un verbe roman : espagnol *faltar*, italien *faltare*, qui manque en français, et qui est le fréquentatif du verbe latin *fallere*, faillir, manquer, de la racine sanscrite *sphal*, manquer, dévier. V. FAILLIR). Erreur; acte ou omission qui produit ou est propre à produire un effet nuisible : *J'ai commis la* FAUTE *de ne pas lui écrire immédiatement. Les plus expérimentés dans les affaires font des* FAUTES *capitales.* (Boss.) *La fortune rectifie les* FAUTES *des gens heureux.* (Bussy-Rab.) *On ne vit pas assez pour profiter de ses* FAUTES. (La Bruy.) *La plus grande* FAUTE *de toutes est de se priver de l'expérience.* (Vauven.)

De *faute* en *faute* on se fourvoie, on glisse;
On se raccroche, on tombe au précipice.
VOLTAIRE.

La *faute* en est aux dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.
J. DE LINGENDES.

‖ Manquement à une règle, à un principe; fausse manière d'opérer : *Une* FAUTE *de goût. Une* FAUTE *de grammaire. Une* FAUTE *d'orthographe. Une* FAUTE *de calcul. On peut être un bon auteur avec quelques* FAUTES, *mais non avec beaucoup de* FAUTES. (Volt.)

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos *fautes* jamais ne vous laisse paisible.
BOILEAU.

— Manquement à un devoir, à une loi, acte coupable : *Avouer sa* FAUTE. *Se repentir de ses* FAUTES. *Le sage se demande à lui-même la cause de ses* FAUTES, *l'insensé la demande à autrui.* (Confucius.) *Le poids d'une ancienne* FAUTE *est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.* (J.-J. Rouss.) *Il y a plus de force à avouer des* FAUTES *qu'il n'y a de faiblesse à les commettre.* (B. de St-P.) *Voiler une* FAUTE *sous un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.* (Petit-Senn.)

Rarement de sa *faute* on aime le témoin.
VOLTAIRE.

La *faute* ne peut être où le dessein n'est pas.
PONSARD.

— Manque, défaut, pénurie : *Avoir* FAUTE *de tout. Cette famille a* FAUTE *de pain.*

Je n'ai ni *faute* d'yeux ni *faute* de courage.
CORNEILLE.

— *Faute de*, Par défaut de, s'il y a défaut de : *Je me suis blessé* FAUTE D'*attention.* FAUTE DE *me prévenir, il ne m'a pas trouvé. Les pauvres sont moins souvent malades* FAUTE DE *nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop.* (Fén.) *L'esprit devient paralytique comme le corps*, FAUTE D'*exercice.* (Mme Necker.)

Et le combat cessa *faute de* combattants.
CORNEILLE.

Faute d'argent, on n'est qu'un sot.
SCARRON.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père;
Le peu de soins, le temps, tout fait qu'on dégénère,
Faute de cultiver la nature et ses dons.
LA FONTAINE.

— *En faute*, Se dit de quelqu'un qui commet une erreur, ou qui manque à un devoir : *Trouver quelqu'un* EN FAUTE. *Je vous prends* EN FAUTE. *Je me suis trouvé tant de fois* EN FAUTE *de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres.* (Pasc.)
— *Sans faute*, Immanquablement : *J'irai vous voir*, SANS FAUTE, *la semaine prochaine.*

Quant à l'humeur contredisante,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra.
LA FONTAINE.

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait *sans faute*
D'une cité plus grosse que Paris.
LA FONTAINE.

— *Faire faute*, Manquer : *Cet argent vous* FERA FAUTE. *Quand cet homme mourra, il ne* FERA FAUTE *à personne.* ‖ *Se faire faute*, Se priver, s'abstenir : *Il ne* SE FAIT *pas* FAUTE *de me demander de l'argent. L'avare* SE FAIT FAUTE *de tout.*
— Techn. Crevasse survenue dans un tuyau de plomb.
— Jeux. A la paume, Coup dans lequel ce-